

LETTRE À MM. NAUD ET MORIN concernant L'ESQUIVE, la mienne et celle de mes confrères

Messieurs,

La lecture de votre livre « l'Esquive » m'a profondément déçue. Je vous reconnais toutefois le mérite de vous être penchés sur une question épineuse et délicate : l'éducation aux valeurs dans le système scolaire actuel. Mais je n'accepte pas d'avoir été aussi catégoriquement mise en accusation, humiliée et mal comprise. J'ai l'impression d'avoir été jugée du balcon sur des commentaires venant de la rue.

Votre chapitre traitant de « l'Art du Guide » m'est apparu particulièrement incomplet, négatif et accusateur. Je m'y retrouve très peu en tant qu'enseignante. C'est pourquoi, je me propose d'en reprendre les thèmes principaux et de vous donner ma version des faits, version influencée par vingt ans d'expérience dans le milieu. Mais plutôt que de parler de pédagogie des valeurs, je m'interrogerai sur la façon dont les valeurs se transmettent, plutôt que d'intenter un procès à qui que ce soit (c'est, ni plus ni moins, ce que vous faites dans la deuxième partie du chapitre consacrée à la « figure du guide »), je tenterai d'identifier des causes à la pauvreté des valeurs transmises dans le système scolaire actuel, plutôt que de recommander des stratégies, je vous parlerai d'attitudes que mes nombreuses années d'expérience m'ont amenée à privilégier.

I

Qu'on le veuille ou non, notre conduite, nos gestes traduisent les valeurs que nous avons adoptées. Vous l'avez si bien dit, Messieurs, la neutralité est impossible (alors pourquoi nous la reprocher ?). La personne qui se veut la plus neutre, la plus objective se trahira par quelque regard, quelque sourire ou quelque geste... Le problème n'est pas là. La difficulté n'est pas de faire connaître ses valeurs, mais de les transmettre. C'est pourquoi, il me paraît incorrect de parler de pédagogie des valeurs, comme s'il s'agissait de l'enseignement d'une matière académique.

On ne peut pas non plus imposer des valeurs à qui que ce soit. Bien sûr, il peut arriver que, par insistance ou par conviction, on incite, en apparence, quelqu'un à adopter ses valeurs. Mais si la reconnaissance de la valeur ne vient pas de ce « quelqu'un », il la rejettera tôt ou tard... et il en reconnaîtra peut-être même d'autres, contraires, par réaction. C'est peut-être le cas des professeurs dont vous parlez qui rejettent aujourd'hui les valeurs transmises par une éducation trop dogmatique et trop autoritaire. Ils décrivent les valeurs qu'on les a sommés d'accepter pendant des années... ils n'en sont que plus agressifs envers les gens qui les

leur ont imposées et envers les valeurs mêmes qu'ils ont feint de reconnaître. En d'autres termes, ces valeurs ne leur ont pas été transmises.

Mais alors, existe-t-il des moyens de transmettre des valeurs ? J'avoue que, depuis la lecture de votre livre, cette question m'a souvent habitée. Pour y répondre, j'ai essayé de me rappeler la façon dont j'ai acquis certaines valeurs. J'ai tenté de vérifier d'abord comment mes proches m'ont transmis leurs valeurs. Je me suis rendu compte, au cours de mes recherches, qu'ils l'ont fait chacun de façon fort différente. J'ai adopté sans réticence les valeurs privilégiées par certains... C'étaient des gens que j'admirais pour leur honnêteté, leur tolérance et leur authenticité. Ils prenaient le temps de m'écouter, de répondre à mes questions, je les trouvais logiques et « congruents ». Par contre, j'ai rejeté la plupart des valeurs prêchées par d'autres. J'en ai reconnu d'autres contraires. Ils me parlaient souvent, mais prenaient rarement le temps de m'écouter et de répondre à mes questions. Je décelai très vite chez eux une incohérence évidente entre le geste et la parole et, pour cette raison même, je les admirais peu.

Je ne raconterai pas ici l'histoire de tous ceux qui m'ont transmis des valeurs, mais remontant le cours de mes souvenirs, j'ai constaté que chez moi, comme chez beaucoup d'autres que j'ai connus, le processus d'acceptation d'une valeur (acquise au contact d'une personne) est déclenché par les mêmes éléments :

- un comportement que j'ai admiré ;
- une personne qui m'a porté intérêt et acceptée ;
- une logique que je reconnaissais et intégrais.

Bien sûr, il s'agit ici des valeurs qui sont instaurées au foyer dès le plus jeune âge... et des autres, de celles qu'on vérifie, qu'on accepte plus tard. Pour espérer voir se transmettre des valeurs, il faut donc que les gens se regardent, s'écoutent, se comparent, s'acceptent, s'apprécient... enfin qu'il y ait échange réel et contact profond entre eux.

Comment se fait-il alors que les valeurs sont si difficilement transmissibles dans nos polyvalentes ? À première vue, il semble bien que l'on se voit, l'on se regarde, l'on se parle, l'on s'entend puisqu'on est ensemble, dans la même bâtisse, plus de six heures par jour.

II

À la suite de ces réflexions, me sont revenues en mémoire les confidences d'un groupe d'étudiants après une répétition de théâtre... confidences que je tente de résumer ici :

« Ici, on n'a pas l'impression d'être à l'école, on a le temps de vivre. On prend le temps de se regarder, de se parler, de se voir agir... On a l'impression d'être chez soi... Puis, toi, tu n'es pas comme les autres profs, on a l'impression de te connaître... »

Il faut préciser ici que ces répétitions pouvaient durer souvent plus de trois heures après les heures de cours... j'en avais pris la responsabilité en donnant gratuitement mes heures de loisir. J'avoue qu'au début, mon syndicat n'appréciait guère ce don d'énergie et de travail. Mais après plusieurs années de contestation silencieuse et entêtée, il m'a obtenu, en échange, des heures de disponibilité dans le jour. Malgré tout, l'an dernier, les autorités ont condamné le local que j'utilisais parce que non-sécuritaire... pourtant, nous l'habitons depuis dix ans. Du mois de mars au mois de juin, on ne m'a assigné aucun autre local fixe, j'ai dû en chercher un moi-même à chaque cours... inutile de vous dire que j'ai démissionné avant la fin de l'année...

Marquée par de semblables expériences et par la réflexion qu'a entraîné chez moi la lecture de ce chapitre, les dimensions temps et espace me sont apparues dans toute leur importance. L'école est-elle un milieu où l'on vit et où l'on prend conscience des autres ? Le professeur a-t-il le temps de voir chacun de ses deux cents étudiants (c'est une moyenne, bien sûr, mais rarement il en a moins de cent) ? Est-ce que ses étudiants ont le temps de le connaître ? Comment transmettre des valeurs à des étudiants que l'on ne connaît pas et qui ne nous connaissent pas... ou si peu ? Nos écoles ressemblent souvent à des gares. Quels genres de rencontres font les gens dans des gares... même s'ils se voient tous les jours ?

Dans l'école où j'enseigne, les étudiants ont des horaires pleins et, comme effet direct de cette situation, ils n'avaient au début de l'année aucun local de rencontre. Certains élèves abandonnant leurs cours, on a tenté par la suite d'apporter un palliatif comme c'est souvent le cas. On a assigné à ces étudiants un local qui, à mon avis, ressemble plus à une salle d'attente délabrée qu'à un local de rencontre. Quelques chaises de métal, de vieux cendriers gisant çà et là... Un endroit terne et peu accueillant. Au cours de la

journee, l'étudiant assiste à un premier cours avec vingt-huit autres étudiants et un professeur. Après cinquante minutes, la cloche sonne et il se retrouve avec vingt-huit autres nouveaux étudiants et un second professeur... et ainsi de suite six ou sept fois par jour. Il y a quelques années, on avait institutionnalisé les heures de rencontre entre les tuteurs et les étudiants : quinze minutes avant le début des cours du matin. Il faut plus de « jeu » que cela pour que les relations puissent devenir chaleureuses et significatives. La formule a été abandonnée, personne ne s'est présenté. Preuve qu'on ne « programme » pas les humains à se parler à tel ou tel moment. Cette année, à la section générale, il n'y a pas de tuteur. L'élève qui a des problèmes doit rencontrer son directeur ou ses professeurs quand ces derniers sont disponibles. Étant donné les horaires à peu près pleins, il doit donc manquer un cours pour les rencontrer. La difficulté est que les absences des étudiants sont comptabilisées et que certains professeurs n'accepteront qu'un élève s'absente que pour un cas grave... Sans compter que durant leurs cours ils doivent enseigner... non pas régler les problèmes individuels. N'est-ce pas une aberration que d'avoir organisé un régime pédagogique de telle sorte que l'étudiant doive manquer un cours pour rencontrer ses éducateurs... Et ce régime traduit les vraies valeurs qui comptent malgré les déclarations de principe. Par qui et pour qui sont faits de tels régimes ?... De plus, il n'y a aucun local de rencontre, sauf de temps à autre une classe vide ou le bureau du directeur (qui, lui aussi, laissera sa place pour un cas grave). Et il restera des « bonnes âmes » pour conclure que les étudiants et les éducateurs ne sont pas intéressés à se rencontrer.

Croyez-vous qu'il soit possible de transmettre quoi que ce soit en pareil contexte ? Il me revient en mémoire des commentaires mille fois entendus à la salle des professeurs :

« Ils ne se rappellent de rien... et pourtant je répète les mêmes choses depuis des mois... »

« Ils ne connaissent pas leur orthographe... et pourtant je n'ai jamais autant enseigné de grammaire... »

« Ils ne savent pas compter... » etc...

Si les matières académiques arrivent difficilement à se transmettre en pareil climat, quelle utopie que de vouloir y transmettre des valeurs ? Et bien sûr, on continue d'accuser les professeurs d'incompétence, de nonchalance. On continue de trouver des coupables faciles et de jouer à l'autruche. On se soulage la conscience,

on accuse et on « passe allègrement à côté » des vrais problèmes et des vraies solutions. Quelle valeur transmettons-nous en agissant de la sorte ? Comme si l'« Esquive » ne s'attribuait qu'aux professeurs et n'en concernait pas d'autres...

III

Justement il n'y a pas que les êtres humains qui transmettent des valeurs. Les structures scolaires en transmettent, elles aussi, de par leurs formes mêmes, et ceci, avec force et puissance, puisqu'elles sont à la base de nos relations dans le milieu. Ces structures n'ont-elles pas été pensées par des personnes qui transmettent ainsi plus ou moins consciemment des valeurs ?

Les hautes instances scolaires ont beau proclamer à voix forte, et nous en écho, que le bien de l'enfant est une valeur, qu'il est au centre de tout acte éducatif, ce ne sont que billevesées et bavardages si les faits prouvent le contraire, et si la structure même du système scolaire ne le permet pas. C'est une évidence vérifiable quotidiennement, pour tous ceux qui vivent dans les écoles, que le bien de l'enfant passe après celui des administrateurs, des directeurs, des professeurs, des autobus etc...

Je me sens un peu ridicule de dire à mes étudiants que je suis à leur disposition et prête à répondre à toutes leurs questions quand je dois partager mon temps entre deux cents d'entre eux, que la majorité de ceux-ci ont des horaires complets, que moi je ne puis être disponible ni aux dix minutes, ni sur les heures de dîner, et que les autobus partent à quatre heures. Il est tout aussi farfelu de croire qu'une activité étudiante peut fonctionner si le temps pour l'organiser est limité par les lois syndicales, le départ des autobus, les horaires complets. Bien sûr, il reste l'heure du dîner... mais certains prennent le temps de manger. Et certaines gens trouveront moyen de dire que les étudiants manquent d'initiative, qu'ils sont paresseux, « pas comme on était »...

Comment, dans pareil contexte, penser pouvoir défendre, comme valeur, l'importance de l'être humain ? Il est évident que, malgré toutes ces barrières, on réussit à établir des contacts, mais avec qui ? Avec les étudiants brillants qui ont attiré notre attention par leurs bons travaux et que l'on veut féliciter... ou encore les chahuteurs que l'on doit rencontrer rapidement

pour rétablir l'harmonie dans une classe... mais les autres, les plus timides, les plus faibles, bref, ceux qui ont peut-être besoin mais qui n'osent pas s'imposer ou ne savent pas comment... est-ce qu'on les a seulement remarqués, est-ce qu'on sait leur nom ? Les structures doivent-elles être viables pour une minorité, ou être faites pour la majorité ? La réponse qu'on a donnée à cette question dans l'organisation de nos écoles transmet, elle aussi, subrepticement des valeurs.

IV

Dans la transmission des valeurs, nos faibles influences rivalisent mal avec les moyens forts et percutants dont dispose la société. D'autant plus que l'influence de l'école en ce domaine est à l'avance fort relative en comparaison avec la famille. Quel poids ont nos voix et nos exemples dans le tintamarre des médias d'information, les clignotants des panneaux publicitaires, la puissance des structures sociales et des réalités installées dans nos vies. Comment voulez-vous que, dans nos écoles, on fasse croire aux étudiants que la vie est une valeur quand la télévision, le cinéma remplissent leurs yeux d'images violentes ? Comment leur faire accepter que la liberté, la paix, le sens des autres sont à la base de tout développement social et humain, quand chaque jour on leur offre en spectacle le triomphe de la domination qu'elle soit physique, psychologique ou intellectuelle. Comment oser leur dire que l'argent, le pouvoir, le prestige ne sont pas des valeurs quand ils assistent quotidiennement à la course à laquelle participent leurs parents, leurs professeurs, leurs dirigeants pour en retirer leur petite part.

Ce n'est pas que je recommande la démission, bien au contraire. Mais les étudiants d'aujourd'hui ne sont pas dupes, ils n'acceptent pas « l'incongruence » des gens qui leur donnent des conseils. Comme disait mon père, la meilleure façon de prêcher c'est par l'exemple.

Messieurs, cessons de nous « interaccuser » et de jouer à cache-cache. Nos enfants nous regardent. Faisons un sérieux examen des valeurs que nous privilégions dans nos vies... là réside peut-être un début de solution. Nous ne les leurrerons pas. Vous qui avez le sens des autres, voyez dans quel contexte nous vivons et donnez-nous, avec d'autres, l'aide qu'il nous faut pour nous sortir de ces structures invivables. Les guides sont fatigués de promener leurs visages blêmes dans les couloirs froids de nos écoles. Ce que vous avez pris pour de la neutralité, c'est

peut-être de la fatigue, du désintérêt ou de la résignation... Dites-vous qu'il est difficile de garder son enthousiasme, quand on est placé chaque jour devant son inutilité et son impuissance.

Il me semblait plus conforme à ce que j'ai moi-même vécu de dire qu'au contraire, les professeurs ont été les premiers à vouloir se sortir de l'impasse. Nous étions les premiers touchés par la pauvreté des valeurs transmises dans nos écoles. On ne compte plus les comités qu'on a organisés et ceux auxquels on a assisté... on cessait de nous écouter dès que l'on demandait des changements d'un peu d'envergure ou un peu bousculants. Beaucoup d'entre nous ont cru pouvoir trouver des solutions ailleurs : ce fut l'envahissement des universités, la course aux diplômes (tant de fois, on nous avait traités d'incompétents). La plupart sont revenus aussi démunis. L'Université n'avait pas davantage répondu à leurs besoins. Les beaux principes qu'on leur avait proposés s'avéraient inapplicables dans le milieu.

Tant que nos écoles resteront des gares, la seule façon de nous faire entendre sera celle des gros médias, à grands renforts de bruits et de clignotants... mais l'assurance d'avoir joué un rôle dans la revision et la consolidation des valeurs nous sera acquise quand les jeunes auront eu le temps d'observer et, dans les meilleurs cas, d'admirer leur professeur, qu'on leur aura offert notre attention et notre compréhension quand ils nous auront trouvés honnêtes, vrais et cohérents. Sans ces conditions, les mots couleront, les papiers se noirciront, les actes d'accusation s'allongeront interminablement. Mais bien en vain!

Le défi est de taille, la tâche ne sera pas facile, car certains professeurs ont hélas déjà appris à être des travailleurs d'usine et les étudiants des « spéculateurs de travaux à rabais ». Ils ont hélas appris, dans cette situation, à tenter d'obtenir le plus de points possibles pour le moins d'efforts possibles. En effet, tout le monde en a la responsabilité, beaucoup trop de gens ont perdu le sens des valeurs...

V

Cependant, il ne suffit pas d'avoir des valeurs pour pouvoir les vivre. Tout le monde en a des valeurs. Ils n'exercent pas pour autant une influence déterminante. Il faut encore que les autres soient en mesure de les observer, de les

reconnaître parfois, de les accepter, voire de les privilégier et de les faire vraiment leurs. Chose certaine, on ne peut forcer les professeurs à témoigner de valeurs auxquelles ils ne croient pas. Qu'on leur donne les cours qu'on voudra, dans les universités ou ailleurs, les étudiants ne les accepteront pas.

Toute sa vie, l'étudiant aura à choisir. Il le fera, lui aussi, à partir des comportements qui l'auront marqué et qu'il appréciera, des personnes qu'il admirera et aimera et des raisonnements qui lui paraîtront significatifs et cohérents. Qu'on lui parle tant qu'on voudra, cela ne donnera rien si nous ne lui offrons pas l'occasion et le temps d'observer, de faire l'expérience de certaines valeurs. Cela ne donnera rien si nous ne le mettons pas en situation et ne lui donnons pas le temps de faire, d'une façon vraiment personnelle, les choix qui lui conviennent. C'est, à mon avis, ce qu'on a raté jusqu'ici.

On n'a pas réussi à placer l'étudiant en milieu propice, on ne lui a pas vraiment accordé assez d'importance, sinon en paroles. Les gens passent trop vite et trop nombreux devant lui. Il ne peut littéralement pas s'arrêter et interroger les différentes informations, les différents comportements, les personnes, les logiques qui défilent devant lui et se contredisent. Il n'en a tout simplement pas la possibilité puisque le temps, sans lequel ces réactions humaines ne sont pas possibles, lui fait défaut.

On n'était peut-être pas prêt à instruire et à éduquer autant de monde. Il y a pénurie de personnel, pénurie d'argent. La flotte s'en va à la dérive, les bateaux s'éparpillent.

Et pourtant, on ne peut retourner en arrière et réutiliser les anciennes méthodes de pilotage. On ne retrouverait plus les mêmes soumissions, les mêmes aspirations, les mêmes façons de penser... les mêmes façons de vivre...

Il faut sûrement trouver moyen de regrouper les navires, de reconstituer la flotte, de reprendre la direction de la navigation et de mettre le cap sur l'avenir, non sur le passé... enfin trouver des moyens, des structures qui permettent aux gens de vivre une véritable expérience éducative dans une école.

Messieurs, pour entreprendre une telle tâche, il va falloir regrouper toutes les énergies. Les accusations, les divisions ne nous mènent nulle part, sinon à la dérive. Regardons ce qu'il y a à faire, non ce que nous avons fait.

Comme vous voyez, je n'ai pas hésité à vous faire part de mes convictions même si elles ne s'harmonisent pas nécessairement avec les vôtres. J'espère, qu'à votre tour, plutôt que de nous accuser, vous n'hésitez pas à nous apporter votre appui dans l'immense tâche qui nous attend.

Je vous prie d'agréer, Messieurs, l'expression de mes sentiments les meilleurs, je demeure

Votre toute dévouée

*Hélène B. Lachance,
professeur de français,
Ste-Foy.*